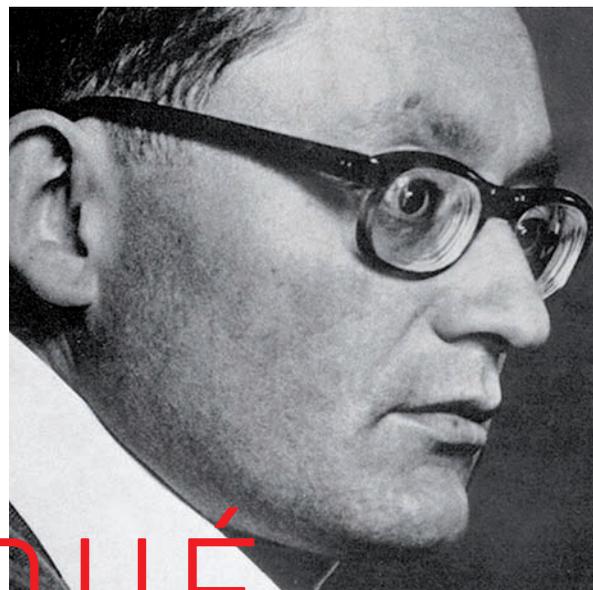


JEAN BARRAQUÉ L'INACHÈVEMENT SANS CESSÉ



© archives
Bärenreiter

« L'un des musiciens les plus géniaux et les plus méconnus de la génération actuelle », disait Michel Foucault de **Jean Barraqué**.

Un an avant leur rencontre, celui-ci, fervent analyste de Beethoven et lecteur du *Traité du désespoir* de Kierkegaard, avait achevé une monumentale *Sonate* pour piano (1950-1952), où le son affronte ce qu'il tient pour son ennemi, le silence, creusement insidieux, évidemment menaçant. Avec Foucault, Barraqué lit bientôt Friedrich Nietzsche, sur des poèmes duquel il compose *Séquence* (1955), d'après des mélodies antérieures, et s'enthousiasme pour *Ainsi parlait Zarathoustra*. Puis, toujours à l'initiative de Foucault, c'est en 1955 *La Mort de Virgile* de Hermann Broch et l'admirable commentaire qu'en donna Maurice Blanchot : l'auteur de *L'Énéide*, à l'article de la mort, contemple les rochers et les marées, s'interroge sur le destin de son œuvre, sombre dans l'obscur, le sommeil, père des songes, et la mort, par laquelle il atteint à la connaissance dernière.

Samedi 24 mars 1956, Barraqué rédige et date, sur deux pages en vis-à-vis, un plan général pour un vaste cycle auquel il pense vouer le restant de sa vie et auquel, de fait, il se consacrera jusqu'à sa mort en 1973. Du deuxième livre du roman de Broch, *Le Feu – La Descente*, naquirent ainsi les austères et somptueux *Le Temps restitué* (1956-1968), ...*au-delà du hasard* (1958-1959) et *Chant après chant* (1965-1966). À *La Mort de Virgile*, Barraqué puisa la plupart de ses thèmes, qu'il entendait réunir dans un opéra, *L'Homme couché*, à peine esquissé : le rêve, l'enfance, l'amour, la vengeance, la révolte radicale, la soumission, le don, l'acceptation de l'offrande, la rigueur, la solitude, le génie, la maladie mortelle, la sainteté, l'exercice de soi...

« *Brûlez L'Énéide !* », s'exclame le Virgile de Broch. Là, au plus près, à l'instant du trépas, s'ouvre l'étrange concorde de l'œuvre et de sa destruction. S'approcher de cet instant, tenter de le circonscrire en un mouvement dont l'ampleur, le lyrisme, la grandiloquence et les appels au sublime solennisent le mot au-delà de toute mesure, telle est la tâche d'une création promise à la cendre. Poète d'une civilisation à son terme, Virgile découvre, dans le roman de Broch, l'axe vertical,

« **Je crois** que la musique... empêche d'être un salaud. »

sur le fâcheux étroit de l'instant discontinu et de la rupture. Et le mouvement tragique est toujours de l'ordre de l'ascension et de l'effondrement, celui-ci d'autant plus rude que la volonté morale aura été haute.

Le 1^{er} décembre 1952, Barraqué écrivait déjà : « *Nous arrivons à un point de la sensibilité humaine où nous savons (car le je ne peut plus exister, nous prenons connaissance historiquement des états de fait) que l'histoire de Dieu n'a été que l'histoire de l'oubli, de la lâcheté de l'homme. Sans un dieu, aucun sens à la vie et nous allons proclamant que tout est absurde. Mais quel homme peut d'une façon conséquente, accepter que ses actes soient sans aucun sens ? [...] Suicide ou création ? L'un, lâcheté exceptée, n'a pas plus de sens que l'autre. Et moi, le malin, avec les autres des créateurs, ne sommes-nous pas, à la fin du compte, les hommes de la plus grande FOI ? Les grands mystiques de notre temps. Et si je réponds oui, je sais que nous n'avons pas avancé d'un pas* ». Mise en demeure d'être ou de n'être pas, toute dans les failles, l'œuvre de Barraqué énonce une crise, où l'homme perd pied et, d'un même mouvement, descend en soi-même et s'élève, où le sujet se remarque seulement lorsqu'il se risque à l'anéantissement.

Or, très tôt, entre 1943 et 1951, alors que naît un style encore empreint de thèmes baudelairiens, une trentaine de partitions, parmi lesquelles un *Quatuor à cordes* et des pièces pour piano dont on découvre aujourd'hui la beauté, manifestaient déjà une douleur, une vaine et humide langueur, un spleen. Ces *juvenilia* constituent le répertoire de ce que le compositeur qualifiait

lui-même d'« essais » : des œuvres ou des esquisses d'abord dans quelques tonalités beethoveniennes, puis de plus en plus sérielles, empruntant volontiers, dans leur commune exaltation du sentiment amoureux et de l'art, aux thèmes du crépuscule, de la nuit, du sommeil, du rêve et de la solitude – avant même Broch –, mais aussi aux genres sacrés. À Paris, au Lycée Condorcet, où il termine en 1947 ses études générales, avant de devenir l'élève de Jean Langlais et d'Olivier Messiaen, Barraqué se destine en effet à la prêtrise – et en mars 1949, il compose encore un chœur religieux *a cappella*, traversé de consonances.

Mais un mois plus tard, dans la *Sonate pour violon seul*, sa première œuvre sérieuse, un même geste réunit l'abandon de la tonalité et un athéisme dont débute la conquête acharnée. La conversion, d'un absolu divin à un sérialisme absolu, mènera bientôt à la conduite sacerdotale du créateur. Car Barraqué recherchait une ascèse, une éthique de l'art et une esthétique de l'existence : « *Je crois que la musique... enfin je vais employer un terme très âpre : empêche d'être un salaud* ».

Ses œuvres visaient une transformation de soi-même et la conversion de sa vie à certaines valeurs artistiques. Aussi Barraqué vécut-il un drame aux exigences surhumaines, dont le Jean Genet des *Bonnes* et du *Journal du voleur* fut un frère en désespoir.

LAURENT FENEYROU,
MUSICOLOGUE